



De l'âge critique à la vieillesse. Le vieillissement dans les écrits du for privé féminins du XVIIIe siècle

Nahema Hanafi

► To cite this version:

Nahema Hanafi. De l'âge critique à la vieillesse. Le vieillissement dans les écrits du for privé féminins du XVIIIe siècle. Ecriture, récit, trouble(s) de soi. Perspectives historiques, France, XVIe-XXe siècles, pp.115-138, 2012, 9782853998307. halshs-03011533

HAL Id: halshs-03011533

<https://shs.hal.science/halshs-03011533>

Submitted on 19 Sep 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

De l'« âge critique » à la vieillesse

Le vieillissement dans les écrits du for privé féminins du XVIII^e siècle

Nahema HANAFI
Université Toulouse II – Le Mirail
FRAMESPA UMR 5136

Le phénomène du vieillissement a été abordé par les historiens modernistes à travers la démographie et les mesures sociales d'encadrement des vieillards¹, mais aussi à partir des représentations médicales, artistiques et philosophiques de la sénescence². Ces différentes approches ont permis de mettre en valeur l'émergence d'une nouvelle conception de la vieillesse, au cours du siècle des Lumières. Les vieillards sont invités à jouer un rôle gratifiant au sein de la société. On passe ainsi progressivement de la retraite augustiniennne, caractéristique de la Contre-Réforme, à une vieillesse cicéronienne, active et valorisée. On loue la sagesse, la vertu et l'utilité sociale des vieillards, dans leur rôle de transmission aux jeunes générations en particulier³.

Les naturalistes et les médecins, tel le célèbre Jean Astruc, reviennent sur l'idée d'une vieillesse abrupte et malade à laquelle ils préfèrent l'image d'une lente, longue et progressive décrépitude naturelle⁴. Femmes et hommes ne semblent pas vivre leur sénescence de la même manière car les textes médicaux marquent généralement une différenciation des manifestations et du vécu de la vieillesse en fonction des sexes. Le vieillissement féminin passe pour être plus précoce et plus dur à supporter, il est source d'une forte amertume que Diderot dépeint en ces termes : « L'âge avance ; la beauté passe ; arrivent les années de l'abandon, de l'humeur et de l'ennui. C'est par le malaise que Nature a disposées (les femmes) à devenir mères ; c'est par une maladie longue et dangereuse qu'elle leur ôte le pouvoir de l'être⁵ ». Cette « maladie » n'est autre que la ménopause. Nombre de médecins du siècle des Lumières

115

1 On peut citer entre autres les travaux de Jean-Pierre Bois, Geneviève Heller et Patrice Bourdelais. Cf. bibliographie.

2 Cf. ouvrages de Jean-Pierre Gutton, Erin Campbell, Caroline Schuster Cordone, David Troyansky, Daniel Schafer.

3 Jean-Pierre Bois, *Histoire de la vieillesse*, Paris, PUF, coll. « QSJ », 1994.

4 David G. Troyansky, *Miroirs de la vieillesse en France au siècle des Lumières*, Paris, éd. Eshel, 1992, 274 p.

5 Denis Diderot, *Sur les femmes*, in *Œuvres*, Paris, Robert Laffont, 1994, 1^{re} édition 1772, t. 1, p. 954.

tissent un lien entre la ménopause et l'entrée dans la vieillesse⁶ ; elle agirait comme un seuil pour ces femmes⁷. Les hommes, qui ne sont pas soumis à ce changement physiologique et qui éprouvent une perte progressive de leur fertilité, ne se voient pas ainsi assujettis aux lois biologiques, aux lois du corps. Leur entrée dans la vieillesse est décrite comme un dépérissement des forces physiques et intellectuelles coïncidant avec leur retrait de la sphère publique et de leurs activités professionnelles, et non pas marquée par la suppression de leurs facultés reproductives. Cette différenciation essentielle influence profondément le discours sur la vieillesse des deux sexes et donne des jalons à la construction de genres différenciés construits à partir de considérations biologiques. L'idée d'une étroite sujétion des femmes au corps, conditionnant leur valeur et leur utilité sociale au sein de la société d'Ancien Régime, rejaillit dans les écrits du for privé. Les voix des femmes vieillissantes qui y apparaissent tissent la trame d'un discours sur le corps sénescant qui peut être confronté aux représentations médicales, philosophiques et artistiques. Ces écrits poussent à se demander ce que vieillir signifie pour une femme aisée du XVIII^e siècle. Quels sont les phénomènes de vieillissement qui sont mis en avant et ceux qui sont tus par ces femmes ? Quelle part tient le corps dans la définition et l'appréhension du « dernier âge » ?

Pour donner des éléments de réponse à ces questionnements, les correspondances privées, les consultations épistolaires, les mémoires et les journaux intimes écrits par des femmes sont d'une grande utilité⁸. Ils permettent de s'approcher au plus près de la perception et de l'expression du vieillissement. Des sources plus normatives et émanant d'auteurs masculins, comme les ouvrages médicaux et de morale religieuse, ont aussi été consultés. Il s'agit, par un jeu de miroirs, de confronter les conceptions médicales et les représentations sociales au vécu même de ces femmes en s'intéressant, dans un premier temps, au phénomène de la ménopause, à sa signification et à son lien avec le vieillissement. Les différentes facettes de la sénescence consignées dans les écrits féminins permettent également d'évoquer l'âge de la vieillesse

6 Annick Tillier, « Un âge critique. La ménopause sous le regard des médecins des XVIII^e et XIX^e siècles », *Clio*, n° 21, 2005, p. 269-280 ; Joan Hinde Stewart, *The enlightenment of age. Women, letters and growing old in eighteenth-century France*, Voltaire Foundation, University of Oxford, 2010, p. 46. Pour une comparaison avec la période contemporaine, cf. Virginie Vitel, « La ménopause. Instabilité des affects et des pratiques en France », in Françoise Héritier et Margarita Xanthakou, dir., *Corps et affects*, Paris, Odile Jacob, 2004, p. 221-237.

7 Lynn Botelho, « Old age and menopause in rural women of early modern Suffolk », in Lynn Botelho et Pat Thane, dir., *Women and ageing in British society since 1500*, Londres, 2001, p. 43-65.

8 Ces sources émanent essentiellement de femmes lettrées (noblesse et haute bourgeoisie) helvétiques et françaises. Une centaine de correspondances privées et une trentaine de documents du for privé (mémoires et livres de raison) ont été utilisés ainsi qu'une quarantaine de consultations épistolaires envoyées au docteur Samuel Tissot au sujet de la ménopause. Les consultations épistolaires sont des lettres envoyées par les malades – ou des tiers – à un médecin. On y consigne l'ensemble des éléments nécessaires à l'élaboration d'un diagnostic et d'un traitement à distance par le soigneur.

et de définir les marqueurs du vieillissement. Cette réflexion sur le corps sénéscent conduit aussi à prendre en compte sa dimension esthétique, en lien avec la sexualité féminine après la ménopause, de façon à faire émerger les nombreux interdits qui pèsent sur les femmes post-ménopausées et les vieilles femmes au XVIII^e siècle.

L'« âge critique » au XVIII^e siècle

Discours médical et écriture de soi

Le sang menstruel et la santé des femmes

La ménopause appelée « âge critique », « séparation » ou « cessation des menstrues » fait l'objet de nombreuses études médicales au cours du XVIII^e siècle⁹. À la fin du siècle, trois représentations médicales de la menstruation se côtoient encore : la théorie de la pléthore, celle de la fermentation et celle de l'irritabilité¹⁰. Le point commun de ces théories est de considérer la ménopause comme une pathologie naturelle extrêmement dangereuse.

Dans la théorie de pléthore, les humeurs superflues ne sont plus évacuées par la menstruation ; la circulation sanguine en est altérée, le sang s'épaissit, stagne et mène à la putréfaction. Dans la théorie de la fermentation, le sang s'épaissit également et les esprits essentiels à la fermentation sont anéantis par l'accumulation de la flegme dans le corps. Le processus de fermentation devient impossible, les humeurs superflues qui ne sont plus évacuées causent alors de nombreux troubles. La théorie de l'irritabilité, qui se développe dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, explique la ménopause par une irritation extrême de l'utérus dont les effets se propagent au corps en son entier. On change alors de paradigme, de la stagnation et de l'engorgement des humeurs à une sensibilité et une irritabilité internes. Toutefois, ces trois conceptions médicales signalent une modification de la constitution et du tempérament féminins au moment de la ménopause ; le corps est assailli de très nombreuses pathologies avant d'atteindre un nouvel équilibre physiologique caractéristique de la vieillesse.

Il est complexe de déterminer avec certitude quel est le mode d'explication de la ménopause que les femmes aisées du XVIII^e siècle s'approprient. Michael Stolberg estime pour sa part que la théorie de pléthore est la plus

⁹ Le terme « ménopause » a été inventé par le médecin français Louis de Gardanne qui l'emploie pour la première fois en 1821. Cf. Louis Gardanne, *De la ménopause ou de l'âge critique des femmes*, Paris, Chez Méquignon-Marvis, 1821, 452 p. Michael Stolberg décrit l'intérêt des médecins du XVIII^e siècle pour la ménopause en citant les publications de Simon David Titius, Buhl, Heumann, Georg E. Stahl, Jean Astruc, Chambon de Montaux, John Fothergill... Michael Stolberg, « A woman's hell ? Medical perceptions of menopause in preindustrial Europe », *Bulletin of the History of Medicine*, 1999, n° 73.3, p. 404-428.

¹⁰ *Ibid.*

répandue parmi les femmes et ce jusqu'au XIX^e siècle¹¹. Ceci n'empêche en rien que les lectrices d'ouvrages médicaux de la seconde moitié du XVIII^e siècle reprennent les notions d'irritabilité et de sensibilité. Il est d'ailleurs possible qu'un syncrétisme s'opère entre ces trois théories et que la survivance de plus anciennes croyances sur le sang menstruel mène à l'élaboration d'une perception originale, intime et personnelle de la ménopause.

Au-delà de ces conceptions théoriques, il est important de souligner l'intérêt que les femmes portent au phénomène des règles. Dans son journal, la jeune lausannoise Angletine Charrière marque d'une croix le jour et le moment d'arrivée de ses époques : « le matin », « le soir¹² »... La plupart des femmes semblent être à même de signifier leurs « retards » à leur médecin. L'importance du flux menstruel dans l'économie générale du corps les conduit d'ailleurs à s'intéresser à ce phénomène et à ne pas l'occulter par pudeur. Dans les consultations épistolaires envoyées au célèbre médecin lausannois Auguste Samuel Tissot, les femmes – ou les scripteurs qui écrivent en leur nom – mentionnent généralement l'état de leurs ménorrhées. L'âge des premières règles, la qualité et la quantité du sang menstruel, la régularité du cycle, les suppressions antérieures et la ménopause peuvent être notifiés. Ceci montre à quel point les femmes considèrent cette évacuation périodique comme essentielle et signifiante dans la construction de l'idée de maladie et de santé, de normal et de pathologique. La sujétion de la santé féminine aux aléas des fonctions biologiques et des spécificités physiologiques du corps féminin est d'ailleurs scandée unanimement par le corps médical. On considère que leur extrême sensibilité alliée à l'irritabilité de leurs organes les soumet à de terribles douleurs, révolutions et changements quotidiens causés « par les règles, la grossesse, l'accouchement, la lactation, le tems critique, &c.¹³ ».

Discours médical et appréhension des femmes

Si les médecins et les femmes s'accordent visiblement sur l'importance des règles dans l'équilibre physiologique féminin, qu'en est-il des risques potentiels de la ménopause et de son lien avec le vieillissement ?

Il est important de discerner plusieurs discours féminins sur la ménopause¹⁴. Il y a tout d'abord la « ménopause redoutée » qui reflète l'appréhension des femmes vis-à-vis d'un phénomène qu'elles n'ont pas encore vécu mais qui est décrit, notamment par les médecins, d'une manière alarmiste. Pour bien comprendre la peur que suscite la ménopause, il faut revenir sur les maladies qu'elle présuppose. Le médecin parisien Jeannet des Longrois est assez

¹¹ *Ibid.*

¹² ACV, P. Charrière de Sévery Ci 33-34, journal d'Angletine Effinguer de Wildegg.

¹³ Jeannet Des Longrois, *Conseils aux femmes de quarante ans*, Paris, Chez Méquignon, 1787, 225 p., Introduction.

¹⁴ Pour une comparaison avec la période contemporaine, cf. Daniel Delanoe, *Sexe, croyance et ménopause*, Paris, Hachette Littératures, 2006, 261 p.

représentatif du discours médical du siècle des Lumières lorsqu'il écrit dans ses *Conseils aux femmes de quarante ans* : « Pour les unes comme pour les autres, ce temps de crise a de véritables périls, c'est pour toutes un temps d'épreuves, de larmes et de souffrances¹⁵ ». Comme ses homologues, il énumère une liste de pathologies en lien avec la ménopause, voici ce que les femmes lettrées pouvaient lire dans son ouvrage :

La suppression des règles, en causant une pléthore universelle, affoiblit le ressort des vaisseaux, ralentit les mouvemens contractiles du coeur et donne lieu à des engorgemens, des congestions, sources fécondes de toutes sortes de maladies. C'est ainsi que si le sang se porte vers la tête, il cause l'apoplexie, la paralysie, la phrénésie, la mélancholie, la manie, l'épilepsie, la céphalée. S'il s'engorge dans la poitrine, il produit la syncope, l'aphonie, l'asthme, l'hémophtysie, la palpitation du coeur, le cancer du sein. S'il abonde dans les viscères du bas ventre, il cause des flatuosités, la colique hystérique, le pica, le vomissement de sang, l'affection hypocondriaque, la cachexie, la jaunisse, le pourpre, le scorbut, les fleurs blanches, les pâles couleurs, les convulsions, les vapeurs, la nymphomanie, les rhumatismes, les obstructions, le skirre, l'inflammation, l'ulcère et l'hydropisie de la matrice¹⁶.

On comprend alors mieux pourquoi Madame de Nomis, qui souffre notamment de fleurs blanches et de maux de reins, craint une aggravation de ses troubles au moment de la ménopause. Elle s'adresse en ces termes au docteur Tissot :

Ce qui m'a fort allarmée, c'est que l'on m'a dit que je risquois infiniment, aiant présentement atteint ma 40^e année, de me trouver dans le tems de la séparation si acablée et perdue de forces et que les pertes que je cours le risque d'avoir à cette époque me conduiront infailliblement à la consommation. Jugez, Monsieur, vous qui connoissés ma sensibilité, à quel point cela m'a allarmée¹⁷.

La peur d'une aggravation ou d'une intensification des troubles se retrouve chez des sujets jeunes souffrant de maux chroniques ou particulièrement dangereux. Une femme de 33 ans consulte le docteur Tissot à propos d'une grosseur au-dessus du sein, elle écrit :

On m'a assuré que s'il y avoit quelques choses à craindre pour moi, ce ne pourroit être que vers le tems critique pour les femmes ; quoique je ne sois pas encore à ce terme, je n'ai que 33 ans, cette perspective seroit affreuse¹⁸.

On ne peut que constater ici l'influence des conceptions médicales de la ménopause sur les perceptions des femmes. Leurs mots donnent l'impression d'un bruit qui court, « *on m'a dit...* », d'une rumeur terrifiante qu'elles cherchent à conjurer. L'expérience malheureuse d'une de leurs proches, la peur de la rétention d'un sang vicié et empoisonné selon les anciennes

15 Jeannet Des Longrois, *Conseils aux femmes... op. cit.*, Introduction.

16 *Ibid.*, p. 56.

17 BUD, Fonds Tissot, IS/3784/II/144.03.06.07, Madame de Nomis née Perron, 40 ans, Turin, 1785.

18 BUD, Fonds Tissot, IS/3784/II/144.04.03.07, femme anonyme, 33 ans, s. l. n. d.

conceptions relatives au sang menstruel¹⁹ peuvent également maintenir les femmes dans cette angoisse face à la ménopause. Une fois la projection et l'imaginaire explorés, il convient de se pencher sur la ménopause vécue.

La ménopause vécue

La « ménopause vécue » s'appréhende à partir d'une symptomatologie particulière. Elle peut être ressentie par des femmes jeunes comme Madame la princesse de Piémont qui, âgée de 30 ans, reconnaît en elle les signes de la pérимénopause. Elle constate, en effet, que ses règles sont retardées, mais aussi diminuées « considérablement en quantité, et d'un triste ton claire, presque couleur de rose ». Elle finit par confier au médecin :

Si je suis convaincue qu'elles s'achèment peu à peu à finir, on ne veut pas m'en croire, à cause que je n'ai que 30 ans et demi, mais il y a bien des personnes qui finissent de très bonne heure, surtout, à ce qu'il me semble, n'ayant jamais été bien réglée²⁰.

Les signes annonciateurs de la ménopause apparaissent dans les consultations épistolaires et dépassent largement la simple constatation d'une irrégularité du flux menstruel. Sont évoqués des douleurs d'estomac, des pertes de sang, des pertes blanches, une peau brûlante, des problèmes de sommeil et de digestion, un amaigrissement, des douleurs à la poitrine... Madame Viard d'Arnoy décrit ainsi ses maux au docteur Tissot après quatre mois de suppression de règles qui la plongent dans une terrible inquiétude :

Je commence par sentir une très grande chaleur qui monte assée doucement à la teste. Je deviens extrêmement rouge et cela ce termine par une sueur très abondante de la teste aux pieds. [...] Après, je suis à la glace, et obligé de me couvrir, car changer de linge seroit impossible de le faire 20 fois dans les 24 heures²¹.

Elle prie le médecin lausannois de la rassurer en précisant :

Je vous aurais la plus grande obligation, Monsieur, de me tirer d'inquiétude sur ce nouvel état que j'éprouve. C'est la soeulle époque de ma vie que j'ay craint, car de mourir n'est rien, mais les maux qui font mourir lentement sont affreux ; combien de femmes y succombent²² ?

L'anxiété de cette femme face au péril décrit par les médecins est ici flagrante. Certaines épistolières succombent également à la peur en considérant que la ménopause, avec ses hausses de température et ses suées, risque de dessécher le sang et le corps en son entier. Elles ressentent un changement de tempérament qui correspond bien aux conceptions médicales d'une régulation, d'une nouvelle étape physiologique dans la vie des femmes.

19 Annick Tillier, « Un âge critique... », *op. cit.*

20 BUD, Fonds Tissot, IS/3784/II/144.05.04.02, Madame la Princesse de Piémont, Turin, 1790.

21 BUD, Fonds Tissot, IS/3784/II/149.01.02.14, Madame Viard d'Arnoy, Paris, 1778.

22 BUD, Fonds Tissot, IS/3784/II/149.01.02.14, Madame Viard d'Arnoy, Paris, 1778.

Les maladies évoquées par les femmes ménopausées sont d'une grande diversité. On peut citer des tremblements à la main se répandant dans l'ensemble du corps, des obstructions à la matrice, des gonflements et un engourdissement des membres inférieurs, des hémorroïdes... Le cas de la marquise d'Alligni est assez représentatif. Elle est âgée d'une cinquantaine d'années lorsque son médecin écrit pour elle au docteur Tissot :

Depuis deux ou trois ans que son âge critique a commencé, elle a les pieds enflés. [...] Elle est assez replette, et d'une graisse molasse, elle est sujette à des sueurs qui prennent par accès trois ou quatre fois par jour, au point de mouiller sa chemise et que les gouttes de sueur lui tombent de visage, ce qui arrive même dans l'hiver dans les plus grands froids. [...] Depuis la suppression de l'évacuation périodique naturelle à son sexe, délicate par sa constitution, d'un tempérament un peu échauffé, elle a éprouvé depuis deux ans quelque difficulté de respirer avec un sentiment d'oppression accompagné de sifflement²³.

On retrouve ici une partie de la symptomatologie contemporaine de la ménopause avec les bouffées de chaleur et la prise de poids²⁴. Les épistolières, certainement influencées par les conceptions médicales, mentionnent donc de façon claire les symptômes et les pathologies survenus à partir ou après la ménopause. Il faut toutefois revenir sur ce marqueur temporel de la maladie. Bien souvent, dans les écrits féminins, l'étiologie de la maladie est attribuée aux phénomènes biologiques et aux événements personnels qui ont marqué leur vie : premières règles, mariage, accouchements, perte d'un enfant ou de leur époux, cessation des règles... La ménopause peut donc être mentionnée pour indiquer un cadre temporel ou déterminer leur situation au moment de la maladie sans pour autant que les femmes y voient un lien de causalité.

L'expérience de la ménopause peut aussi s'exprimer par le refus, on peut alors parler de « ménopause rejetée », dans le sens où certaines femmes récusent l'attribution de leurs maux à la ménopause. Charlotte Louise de Bégon procède ainsi alors qu'elle souffre, à partir de 45 ans, de pertes de sang, de vomissements et d'évanouissements. Ses médecins estiment que ses dérèglements proviennent de l'« âge critique » : « Mon âge fit attribuer mes pertes à

23 BUD, Fonds Tissot, IS/3784/II/144.02.08.10, Madame la marquise d'Alligny, 48-50 ans, Paris, 1776.

24 Il n'existe pas de distinction dans les écrits médicaux du siècle des Lumières entre la périménopause et la ménopause. La symptomatologie actuelle de la périménopause comprend des troubles des règles comme un allongement ou un raccourcissement du cycle et une modification de l'abondance, de la fréquence et de la durée des règles. Des syndromes congestifs prémenstruels peuvent aussi survenir comme des mastodynies, des ballonnements abdominaux, des œdèmes au visage, une prise de poids, des sécheresses vaginales, des bouffées de chaleur, une instabilité du caractère et des insomnies. Assez proche de la précédente, la symptomatologie contemporaine de la ménopause et de la post-ménopause comporte des signes d'anxiété, des cycles irréguliers, des troubles du sommeil, des tensions dans les seins, une prise de poids, des troubles uro-génitaux, un assèchement de la peau et des bouffées de chaleur.

cette cause naturelle » mais elle s'oppose à cette étiologie en liant ses « pertes » à une chute « sur le coccis » survenue trois ans plus tôt.

Si la ménopause peut être rejetée ou apparaître comme un moment redoutable faisant écho aux écrits médicaux de l'époque, il ne faut pas sous-estimer la forte part de femmes qui ne consultent pas parce qu'elles vivent leur ménopause sans heurts ni maladies. La plus forte proportion de récits négatifs relatifs à l'« âge critique » dans les consultations épistolaires envoyées à Tissot peut d'ailleurs s'expliquer par le statut des épistolières : ce sont des malades qui écrivent, en quête d'un sens et d'une étiologie à donner à leur maladie et non des femmes bien portantes. La cessation des règles peut tout à fait être bien accueillie car il n'est plus nécessaire de nettoyer les linges souillés de sang, les symptômes de congestion prémenstruels disparaissent, on ne court plus le risque de tomber enceinte... Des petits malaises peuvent être ressentis sans pour autant affecter l'ensemble du corps. C'est le cas de la comtesse de Lucinge qui éprouve de légers désagréments, mais se remet très bien et reprend « son embonpoint et toute sa fraîcheur et sa vitalité²⁵ ». De même, la duchesse de Civrac passe ce moment sans aucun accident « fâcheux²⁶ », si ce n'est un flux hémorroïdal – le sang ne pouvant trouver son issue naturelle, se transporte ailleurs. Une femme, âgée de 52 ans, annonce que ses règles autrefois abondantes ont totalement cessé et qu'elle n'éprouve « aucune lassitude²⁷ ».

122

La ménopause peut aussi être « attendue » lorsqu'elle est perçue comme une thérapeutique, c'est-à-dire comme une révolution notoire capable de créer un nouvel équilibre. C'est le cas d'une religieuse d'une cinquantaine d'années souffrant depuis dix ans de phases de mélancolie et de tristesse profondes, suivies de phases de gaieté extrême, sur des périodes alternées de six mois. Sa lettre de consultation stipule qu'on attendait beaucoup de l'« âge critique », mais que son état ne s'est pas amélioré²⁸. Cette valeur thérapeutique de la ménopause est notamment mise en valeur dans la théorie de l'irritabilité puisque les femmes cessent enfin d'être malmenées par l'extrême sensibilité de leur utérus²⁹.

Dans une lettre destinée à une de ses patientes, le docteur Tissot compare la ménopause au « passage difficile dans un fleuve », mais il estime que « dès que l'on a franchi ce passage, on jouit du plus grand calme et on continue sa route heureusement³⁰ ». On retrouve ici l'idée d'une régulation, d'une

25 BUD, Fonds Tissot, IS/3784/II/144.03.04.17, lettre pour Madame la comtesse de Lucinge écrite par sa fille, Bourg-en-Bresse, 19 août 1784.

26 BUD, Fonds Tissot, IS/3784/II/144.03.05, lettre des médecins de Madame de Civrac, 1784.

27 BUD, Fonds Tissot, IS/3784/II/144.04.04.28, lettre du médecin Luigi Spagnolini pour Madame la marquise d'Aglie, s. d.

28 BUD, IS/3784/II/146.01.05.12, Femme anonyme, 19 juillet 1787.

29 Michael Stolberg, « A woman's hell... », *op. cit.*

30 BUD, Fonds Tissot, IS/3784/II/133, lettre du docteur Tissot à M. De Luc au sujet des maux de M^{lle} Schwellenberg, 24 avril 1776.

nouvelle étape physiologique dans la vie des femmes. Au fil des témoignages, on prend toutefois conscience de la diversité des perceptions de la ménopause au XVIII^e siècle, quelle soit redoutée, attendue, rejetée, porteuse d'incommodités ou sans effets notoires.

Pour les médecins et notamment Jean Astruc, il s'agit du facteur déclencheur ou du premier signal d'un nouvel âge, celui de la vieillesse³¹. Annick Tillier décrit d'ailleurs la « mort symbolique » des femmes ménopausées alors qu'elles perdent leur pouvoir génésique et la notion de « mort partielle³² » qui précède la mort naturelle par le lien tissé entre le vieillissement et la ménopause³³. S'il y a une certaine symétrie entre l'âge moyen de la ménopause (50 ans³⁴) et l'âge des premières mentions de la vieillesse dans les écrits féminins étudiés (42-66 ans³⁵), les femmes n'indiquent pas la ménopause comme un facteur déclencheur ou symptomatique du vieillissement³⁶. Les symptômes mis en avant dans les exemples précédemment cités ne sont pas ceux qui modèlent les représentations de la vieillesse, mais bien ceux qui rentrent dans la symptomatologie de la ménopause au XVIII^e siècle, sans que des liens soient explicitement tissés entre les deux phénomènes comme c'est le cas dans les ouvrages médicaux. On observe, en définitive, comme une disjonction entre le discours sur la ménopause et celui sur le corps vieillissant, répondant chacun à des caractéristiques propres, ce qui n'empêche pas qu'ils se rejoignent parfois et en particulier dans le domaine de la sexualité. Avant de revenir sur cet aspect, il convient à présent de définir les différents marqueurs du vieillissement.

Le corps vieillissant

La sénescence jour après jour

Marie de Vivans est une femme de la noblesse parisienne d'une trentaine d'années lorsqu'elle écrit en 1729 : « Je ne puis fixer le tems. Si j'avois le secret de l'arrêter, il y a plus de dix ans que je lui aurois fiché un clou.

31 Jean Astruc, *Traité des maladies des femmes*, Paris, P. Guillaume Cavelier, 5 vol., 1761-1765.

32 Pierre Moreau De La Sarthe, *Histoire naturelle de la femme*, Paris, L. Duprat, Letellier et C^{ie}, 1803, cité par Annick Tillier, « Un âge critique... », *op. cit.*

33 Annick Tillier, « Un âge critique... », *op. cit.*

34 Louis Jaucourt, article « Maladies des règles », *Encyclopédie*, site de l'ARTFL Encyclopédie Project, <http://encyclopedia.uchicago.edu/>.

35 Ces données concernent une quinzaine de femmes que l'on peut suivre dans le temps par le biais de leurs correspondances. Sans être quantitativement suffisantes pour être représentatives, elles montrent toutefois la variabilité du sentiment de vieillesse en fonction des âges. L'emploi du vocabulaire relatif au vieillissement : « vieille », « âgée », « décrépitude »... a servi de marqueur pour cette catégorisation.

36 Pour une comparaison avec la période contemporaine, cf. Daniel Delanoe, *Sexe, croyance et ménopause*, Paris, Hachette Littératures, 2006, 261 p.

On n'est pas assez longtemps jeune pour le tems que l'on vit³⁷ ». Ses mots s'opposent à l'idée que l'on se fait généralement de la démographie d'Ancien Régime, car cette femme n'appréhende pas de mourir jeune, mais bien de vieillir longtemps³⁸. Ceci est un thème récurrent dans les correspondances des femmes aisées, elles décrivent une décrépitude lente et douloureuse et se soucient avant tout du corps et de la maladie.

Maladie et vieillissement du corps

Les premières évocations de la vieillesse sont le plus souvent relatives au dysfonctionnement du corps, elles peuvent aussi être liées à l'apparition d'une maladie grave ou d'une pathologie qui s'inscrit dans le temps³⁹. C'est souvent le cas des femmes qui ont les évocations les plus précoces⁴⁰. La Lausannoise Françoise Villard relie sénescence et maladie en considérant que les « infirmités douloureuses et la perte des facultés » sont les « compagnes assés ordinaires de la vieillesse⁴¹ ». Madame de Begon fait, elle aussi, un constat amer en écrivant à son époux :

C'est ainsi que je suis arrivée à 50 ans et que j'ay le malheur d'y survivre [...]. Vingt ans peut-être encor d'infirmités entassés, sans le moindre soulagement, la moindre consolation, quel gouffre effrayant ! Toutes mes forces sont épuisées, où meurt l'espérance, le courage finit⁴² !

124

Ces femmes ressentent un amoindrissement de leurs aptitudes physiques qui s'apparente souvent aux notions de « ralentissement⁴³ », de stagnation⁴⁴, d'usure⁴⁵. Le corps fatigué ne permet plus de s'adonner aux activités

37 AN, Fonds Jaucourt, 86AP6, lettre de Suzanne Marie de Vivans à Isabelle de Jaucourt sa belle-sœur, 29 mars 1729.

38 Il faut rappeler que la diminution de la mortalité adulte est surtout significative à l'extrême fin du XVIII^e siècle et pour les classes sociales les plus aisées. Le vieillissement de la population est toutefois assez précoce en France puisque dès la veille de la Révolution, les personnes de 60 ans et plus représentent 8% de la population nationale alors que la Grande-Bretagne n'atteint ce taux qu'en 1910. Patrice Bourdelais, *L'âge de la vieillesse. Histoire du vieillissement de la population*, Paris, Odile Jacob, 1997, Chapitre 1 : « Les nouveaux espoirs du XVIII^e siècle », p. 20-54.

39 AMT, Série S, Fonds Dubourg, 5S457, lettres de Madame de Livry à Madame Dubourg de 1772. Madame de Livry se dit « vieille » pour la première fois à 57 ans, alors qu'elle souffre d'une maladie de nerfs qui la tourmente pendant plus d'une année.

40 AN, Fonds Jaucourt, 86AP6, (14), lettre de Madame de Jaucourt à son fils, aide de camp, du 6 juillet 1744. Les premières évocations de la vieillesse de Madame de Jaucourt, situées à l'âge de 42 ans, sont en lien étroit avec la dégradation de sa santé.

41 ACV, P. Charrière de Crausaz Bb 222-227, Histoire de sa vie par Françoise Villard (1774-1832).

42 AN, Fonds Begon, T161/25, lettre de Charlotte Louise de Bégon à son époux M. Perrinet des Franches du 19 juillet 1777.

43 AN, Fonds Jaucourt, 86AP6, (18), lettre de Madame de Jaucourt à son fils, aide de camp, du 10 août 1744.

44 AN, Fonds d'Estampes, 508AP16, lettres de Madame de la Ferté-Imbault à son neveu, le marquis d'Estampes, 1771-1772.

45 AN, Fonds Jaucourt, 86AP6, (18), lettre de Madame de Jaucourt à son fils, aide de camp, du 10 août 1744.

quotidiennes et sombre dans la décadence : « Ce relâchement n'est permis que quand on est dans le retour comme ta vieille mère⁴⁶ » écrit Madame de Jaucourt à son fils. Ces impressions peuvent aller jusqu'au sentiment de « négligence » personnelle, voire de « végétation⁴⁷ ». La physionomie est extrêmement importante : la maigreur – ou la perte de poids – est souvent évoquée, c'est un signe de dessèchement, de mauvaise santé, auquel on préfère un léger embonpoint.

À ces impressions générales qui touchent l'ensemble du corps, il faut ajouter, pour certaines, la perte des facultés sensorielles. Parmi les cinq sens, l'ouïe⁴⁸ et la vue⁴⁹ sont les seuls évoqués, certainement par l'importance qu'ils revêtent dans la communication et la vie sociale. Madame de Livry expose la gêne suscitée par la surdité en écrivant :

J'ay loué un petit appartement dans un couvent que l'on appelle Belle Chasse. Ce n'est pas la dévotion qui m'a fait faire cette acquisition, c'est la réflexion de mon âge. Je me porte bien encore mais je commence à devenir sourde, si cette infirmité là augmente, je sens que je serai fort à charge dans la société. Dans ce cas là, j'irai trouver mes religieuses qui auront la charité de me crier dans les oreilles⁵⁰.

La dentition fait aussi l'objet d'une attention particulière, Madame de Livry considère par exemple qu'il est normal à 80 ans d'avoir perdu ses dents⁵¹. Les maladies mentionnées sont multiples, Madame de Jaucourt se plaint de vapeurs mélancoliques et de migraines⁵², Madame de Livry de maux de nerfs et de problèmes de digestion⁵³. Madame Dubourg a de la goutte⁵⁴ et une sécheresse à la langue qui fait dire à sa correspondante qu'elle a besoin « d'humecter » son sang⁵⁵. Rappelons qu'à cette époque le vieillissement est considéré comme une solidification progressive des organes, des tissus et des fibres, comme un épaississement des fluides, qui mènent à un dessèchement et un dépérissement de la machine corporelle. De ce fait, les difficultés motrices tiennent une place importante, la marche tout comme les déplacements en calèche deviennent difficiles⁵⁶. Les douleurs physiques sont très présentes comme les douleurs articulaires, le sentiment de fragilité des os,

46 *Ibid.*

47 *Ibid.*, (205), lettre de Madame de Jaucourt à son fils, aide de camp, du 30 septembre 1757.

48 AMT, Fonds Dubourg, 5S457, lettre de la marquise de Livry à Madame Dubourg, du 26 mai 1780. Âgée de 65 ans, elle parle de sa surdité qui « vient de vieillesse ».

49 AN, Fonds Jaucourt, 86AP6, (18), lettre de Madame de Jaucourt à son fils, aide de camp, du 10 août 1744.

50 AMT, Fonds Dubourg, 5S457, lettre de la marquise de Livry à Madame Dubourg, du 6 mars 1784.

51 *Ibid.*, lettre du 24 décembre 1786.

52 AN, Fonds Jaucourt, 86AP6, (19), lettre de Madame de Jaucourt à son fils, aide de camp, du 2 septembre 1744.

53 AMT, Fonds Dubourg, 5S456, lettre de la marquise de Livry à Madame Dubourg, du 7 mars 1772.

54 *Ibid.*, 5S457, lettre de la marquise de Livry à Madame Dubourg, du 28 janvier 1792.

55 *Ibid.*, lettre du 27 août 1792.

56 *Ibid.*, lettre du 24 septembre 1792.

les douleurs diffuses et languissantes. Madame de Roquelaure lance ainsi un appel à l'aide à son cousin : « J'ai 66 ans, tous mes os sont déplacés, j'ai des douleurs inconcevables et je ne plus une once de chair sur mon corps. Dans cet état je ne puis pas avoir soing de moy même⁵⁷. » Henriette de Mestral, âgée de 68 ans, choisit la résignation, « toujours tourmenté de douleurs auxquelles ont s'acoutume quand elles ne sont pas insupportables⁵⁸ ». Il faut d'ailleurs souligner l'importance du maintien de la prestance corporelle, de la dignité physique dans la société nobiliaire du XVIII^e siècle. La vieillesse ne doit pas être synonyme d'amolissement, de laisser-aller pour ces femmes. Catherine Charrière, une noble lausannoise, décrit avec admiration sa grand-mère car « sa personne même dans l'extrême vieillesse s'est toujours soutenue et n'est jamais tombée dans l'affaissement ». Le corps nobiliaire féminin se doit de symboliser un statut social, une autorité, par sa gestuelle, sa résilience et son maintien.

Décrépitude de l'esprit et retour sur soi

Dans les écrits féminins, la décrépitude de l'esprit est aussi fortement présente, notamment chez les femmes qui ont fait preuve de curiosité intellectuelle tout au long de leur vie. On déplore la perte de la mémoire à court terme⁵⁹, la difficulté d'un nouvel apprentissage et de la concentration. Âgée de 61 ans, la marquise de Livry choisit des lectures simples⁶⁰ qui lui demandent peu d'application ; dix ans plus tôt, elle écrivait déjà : « je lis pour m'amuser et non pour m'instruire parce que je suis trop vieille pour apprendre⁶¹ ». Les centres d'intérêt s'amenuisent comme ceux de Madame de Jaucourt : « Le cercle de mes idées se rétrécit chaque jour et actuellement il ne s'étend pas plus loin qu'à des fleurs que je travaille grossièrement⁶². » Ces femmes cherchent à « conserver » leur « tête⁶³ » malgré leur âge avancé et redoutent le ressassement qui les discrédite et pèse sur leur entourage. Madame de Jaucourt écrit à ce sujet à son fils : « J'ai honte de moi-même, cet état m'humilie. Je te le confie mon enfant, ta pauvre mère commence à radoter, c'est de bonne heure.⁶⁴ »

⁵⁷ ADHG, Série J, Fonds Bertier de Pinsaguel, 6J92, (45), lettre de Madame de Roquelaure à M. de Bertier, s. d.

⁵⁸ ACV, P. de Mestral section III, Famille de Saint-Georges, 545, lettre d'Henriette de Mestral à son fils, du 22 janvier 1774.

⁵⁹ AMT, Fonds Dubourg, 5S457, lettre de la marquise de Livry à Madame Dubourg, du 11 août 1777.

⁶⁰ *Ibid.*, 8 avril 1787, « Vous êtes étonnée de ce que je n'aime plus les systèmes extraordinaires, c'est ma vieillesse qui a produit ce changement, je ne peux plus m'appliquer que foiblement, je ne veux pas que les livres que je me fais lire demandent une grande contention d'esprit ».

⁶¹ *Ibid.*, 5S456, lettre de la marquise de Livry à Madame Dubourg, du 7 juin 1776.

⁶² AN, Fonds Jaucourt, 86AP6, lettre de Madame de Jaucourt à son neveu le marquis de Jaucourt, du 12 août 1760.

⁶³ AMT, Fonds Dubourg, 5S457, lettre de la marquise de Livry à Madame Dubourg, du 11 décembre 1785.

⁶⁴ AN, Fonds Jaucourt, 86AP6, (24), lettre de Madame de Jaucourt à son fils, aide de camp, 1744.

Les premières évocations de la vieillesse coïncident également avec des périodes de réflexion sur leur propre vie qui ont pour résultat une forme de reconstruction du vécu, de recherche d'un déroulement logique des différents événements qui ont marqué leur vie. C'est dans cette dimension qu'apparaît l'impact de la vie passée sur le vécu de la vieillesse. Des liens sont souvent tissés entre une jeunesse dissolue et une vieillesse tourmentée ou au contraire, entre une jeunesse chaste et modérée et un dernier âge serein. Madame de Genlis parle notamment de la « plus belle vieillesse » qu'elle ait vu, celle de la comtesse de Rochambeau : « C'étoit la récompense d'une vie sage, pure, irréprochable.⁶⁵ »

La vieillesse est donc propice à un retour sur soi qui laisse parfois place à une réelle amertume. Madame Charrière de Sévery livre ainsi ses impressions à sa fille dans une lettre posthume :

J'ai 46 ans passés, cette longue suite d'années (qui m'étonne quelquefois puisque me voilà près du terme de la vieillesse) ce sont passées avec une rapidité incroyable. Je me souviens des jours de mon enfance et de ma jeunesse comme si j'y étois encore, plus je m'en éloigne, plus ce souvenir est vif, plus je regrette ces belles années écoulées qui ne reviendront et ne peuvent jamais revenir. Je vois distinctement tout ce que j'aurois pu faire de mieux que ce que j'ai fait. Je vois le tems perdu, le tems mal employé, les ressources, les talents négligés, les passions qui m'ont entraînée [...]. Je ne regrette donc point ma jeunesse pour les plaisirs frivoles qu'elle me procurait, les soins, les louanges, la dissipation mais pour les biens solides que j'aurois pu me procurer⁶⁶.

D'autres femmes prônent au contraire l'auto-dérision et cherchent à vivre pleinement leur dernier âge. Madame de la Ferté-Imbault, alors âgée de 57 ans, vante par exemple les mérites du rire dans une lettre à son neveu :

J'ai toute ma vie senti beaucoup de disposition à estre Démocrite qui rioit des choses qui faisoient pleurer Héraclite. Plus je vieilli et plus je sens que cette disposition (qui a été souvent contrariée en moy) reprend le dessus et cela me fait aimer mon âge mûre et m'empêche de craindre la vieillesse. Je sens à n'en pouvoir douter que chaque année que j'acquerray augmentera cette charmante sympathie avec Démocrite et que je seray la plus drôle de vieille qu'on ait peut-être jamais vu. De là je vois déjà les enfans de vos enfans qui me divertiront parce que je les divertirai à 90 ans que je compte vivre⁶⁷.

Mais c'est la jeunesse qui va vraisemblablement la décevoir. À 66 ans, elle se dit vieille pour la première fois et ce sentiment est lié aux jeunes gens qui lui font regretter son ancienne société : « Plus je vis avec ma surdité et plus je sens que la jeunesse que je ne peut pas entendre ne peut pas non plus faire mon bonheur.⁶⁸ » Elle ne reconnaît pas dans les jeunes gens, l'esprit, les sentiments,

65 Madame Genlis, *Mémoires inédits de Madame la comtesse de Genlis sur le dix-huitième siècle et la Révolution Française depuis 1756 jusqu'à nos jours*, Paris, 1825.

66 ACV, P. Charrière de Sévery Ci 15, Conseils à ma fille de Catherine de Charrière, 1^{er} septembre 1787.

67 AN, Fonds d'Estampes, 508AP16, lettre de Madame Ferté-Imbault au marquis d'Estampes, 7 janvier 1772.

68 *Ibid.*, 508AP20, lettre de Madame de la Ferté Imbault à Louis Félicité Omer d'Estampes, 13 septembre 1788.

la raison et l'amitié qu'elle trouvait chez ses amis⁶⁹. Madame de Jaucourt semble partager ce sentiment, elle évoque un décalage important entre jeunes et vieux, une perte de crédibilité qui semble l'affecter alors que sa belle-fille ne se résoud pas à suivre ses conseils : « On a plus d'égards aux recommandations des gens de son tems, avec qui l'on vit, qu'aux gens du temps passé. Ce n'est pas une plaisanterie, je le pense réellement⁷⁰. »

En vieillissant, on s'expose aussi à la disparition de son entourage, de ceux avec qui l'on a vécu et été jeune et ceci semble être une véritable source d'affliction pour Madame de Livry :

Je trouve que ce qu'il y a de plus affreux dans la vieillesse est de perdre successivement toutes les personnes qu'on aime. Pour bien faire, il faudroit s'en aller dans l'autre monde en même temps que toutes les sociétés⁷¹.

Pour les femmes du XVIII^e siècle, la perte de leur ancienne sociabilité est certainement un marqueur essentiel de l'entrée dans la vieillesse, à laquelle on peut ajouter le veuvage et l'isolement familial⁷². Madame de la Ferté-Imbault, qui a 69 ans, se sent tout de même « sourde, vieille et impotante⁷³ », regrette ainsi ses amis défunts qui la faisaient vivre dans son « ancien élément de grands monde de la cour et de la ville⁷⁴ », comme dans un mirage.

Dans les écrits féminins, le vieillissement apparaît donc rattaché à une déchéance physique formulée en dehors de la ménopause, à une perte des facultés intellectuelles tout comme à des considérations intimes liées au sentiment de solitude, d'isolement et d'inadéquation avec la jeunesse⁷⁵. Si des marqueurs de la sénescence peuvent être identifiés, il faut toutefois rappeler que la vieillesse est appréhendée au XVIII^e siècle comme un phénomène progressif. Buffon, dans son *Histoire naturelle de l'homme* publiée en 1749 décrit une

⁶⁹ *Ibid.*

⁷⁰ AN, Fonds Jaucourt, 86AP6, (289), lettre de Madame de Jaucourt à son fils, aide de camp, 25 août 1761.

⁷¹ AMT, Fonds Dubourg, 5S457, lettre de la marquise de Livry à Madame Dubourg, du 11 août 1774.

⁷² AN, Fonds Des Franches, T161/25-26, lettres de Madame Begon à son époux. Elle vit en Suisse, séparée de son fils et de son époux, son discours sur sa vieillesse est marqué par ce sentiment d'abandon et d'isolement familial.

⁷³ AN, Fonds d'Estampes, 508AP20, lettre de Madame de la Ferté Imbault à Louis Félicité Omer d'Estampes, 2 août 1784.

⁷⁴ *Ibid.*, lettre du 6 août 1784.

⁷⁵ Léonore Le Caisne propose une analyse du vieillissement contemporain à travers une étude menée sur les habitants de Nonette, village du Puy-de-Dôme. Les éléments annonciateurs de la vieillesse répertoriés sont les suivants : maladie, accident, solitude, veuvage, perte de collatéraux, départ des enfants. L'entrée dans la vieillesse se fait à partir d'un événement particulier, d'une « rupture affective ». Elle remarque que si les habitants sont unanimes pour déclarer la vieillesse à 70 ans, leurs récits individuels disent tout autre chose. La vieillesse ne leur apparaît pas comme un fait social ou une donnée biologique brute, elle n'est pas en rapport direct avec la retraite pour les hommes ou la ménopause pour les femmes, elle se rattache à des événements intimes. Cf. Léonore Le Caisne, « Mémoire et destin », *Ethnologie française*, « Corps, maladie et société », 1992, n° 22 (1), p. 27-42.

décrépitude lente du corps humain, un processus de vieillissement enclenché dès les premières heures de la vie de l'homme. C'est par un dessèchement et une solidification continus que le corps se meurt et non par une modification brutale de l'équilibre corporel. Cette idée d'une sénescence qui se dilue dans le temps est déjà évoquée par Madame de Sévigné à la fin du Grand Siècle :

La Providence nous conduit avec tant de bonté dans tous ces temps différents de notre vie que nous ne le sentons quasi pas. Cette pente va doucement, elle est imperceptible ; c'est l'aiguille du cadran que nous ne voyons pas aller. Si à vingt ans on nous donnait le degré de supériorité de notre famille et qu'on nous fit voir dans un miroir le visage que nous aurons ou que nous avons à soixante ans, en le comparant à celui de vingt, nous tomberions à la renverse et nous aurions peur de cette figure ; mais c'est jour à jour que nous avançons ; nous sommes aujourd'hui comme hier et demain comme aujourd'hui ; ainsi nous avançons sans le sentir et c'est un des miracles de cette Providence que j'aime tant⁷⁶.

C'est avant tout la dépersonnalisation qu'opère la vieillesse qui choque Madame de Sévigné, on ne se reconnaît plus dans ses traits, dans son corps. Elle soulève la question de l'esthétique du corps féminin vieillissant qui doit être analysée dans le cadre plus large des contraintes qui pèsent sur les vieilles femmes du siècle des Lumières.

De l'esthétique du corps vieillissant aux interdits charnels

Esthétique, virilisation et contraintes de l'âge

Au sein des discours médicaux, philosophiques et littéraires du XVIII^e siècle, transparaît l'idée que la ménopause induit, en plus de la perte des facultés reproductives, celle du pouvoir de séduction : « la rondeur des formes, la finesse des traits, l'éclat du teint, les grâces et la beauté, la finesse⁷⁷ ». C'est reprendre l'adage selon lequel la beauté des femmes est une ruse de la nature pour permettre la reproduction de l'espèce⁷⁸. La beauté apparaît alors comme un élément constitutif de leur destination sociale : la procréation. Ceci explique que la vieillesse féminine soit surtout traduite en tant que perte de cette beauté éphémère, de cet art de plaire qui n'a plus lieu d'être chez une femme devenue stérile. Madame de Lambert reprend cette idée en marquant

76 Madame de Sévigné, lettre du 27 janvier 1687 au président de Moulceau, La Bibliothèque numérique, <http://www.voltaire-integral.com/>, lettre 1010, p. 12. Cité par Jean-Pierre Gutton, *Naissance du vieillard. Essai sur l'histoire des rapports entre les vieillards et la société en France*, Paris, Aubier, 1988, 279 p.

77 Joseph de Corsembleu Desmahis, article « Femme. Morale », *Encyclopédie*, site de l'ARTFL Encyclopédie Project, <http://encyclopedia.uchicago.edu/>.

78 Jacqueline Hecht, « De Juliette à Ninon ou l'allongement de l'âge de la séduction », *Gérontologie et société*, n° 82, 1997, p. 25-56.

clairement une différenciation du vécu de la vieillesse en fonction des sexes dans son *Traité sur la vieillesse* :

Chacun perd en avançant dans l'âge, et les femmes plus que les hommes. Comme tout leur mérite consiste dans les agréments extérieurs, et que le temps les détruit, elles se trouvent absolument dénuées ; car il y a peu de femmes dont le mérite dure plus que la beauté⁷⁹.

Si les femmes et les hommes ne semblent pas égaux face à la sénescence, ils se retrouvent toutefois rapprochés par le discours médical. Quelle que soit la théorie médicale invoquée, la ménopause induit, comme on l'a vu, un nouvel équilibre physiologique. Dans la théorie néo-hippocratique, le corps féminin, caractérisé par son humidité, vient à se dessécher, il s'apparente alors au corps masculin dont le tempérament est sec. En suivant la théorie de l'irritabilité, les fibres et les nerfs se durcissent et la sensibilité des tissus des femmes devient moindre, se rapprochant là aussi des caractéristiques physiologiques masculines⁸⁰. On assiste donc à un amoindrissement de la différence sexuelle, à une masculinisation à partir de l'arrêt de la fécondité⁸¹. On retrouve une trace de ce processus de virilisation dans les représentations picturales concernant des portraits de femmes hors commande ou non identifiées. Le peintre hambourgeois Balthazar Denner (1685-1749) a fait de nombreux portraits de vieilles femmes dont les traits se rapprochent sensiblement de ceux des hommes⁸². Dans l'œuvre *Tête de vieille femme au bonnet et au col de fourrure*, le visage est épaissi, le nez est épaté, la mâchoire est large. Un phénomène analogue est repérable dans la peinture de Mademoiselle de Geoffrin intitulée *Portrait de femme âgée* qui représente au contraire un visage émacié, un nez allongé et crochu, des lèvres affinées et des sourcils épais⁸³. Parmi ces portraits qui procèdent d'une virilisation certaine des traits, couplée aux signes de vieillissement, on peut aussi citer le *Buste de vieille femme* du peintre Pietro Belloti⁸⁴. La poitrine de la vieille femme est noueuse, découvrant des muscles saillants, le buste est fort et une poigne virile est marquée par le dessin des veines courant sur les mains.

79 Anne-Thérèse Marguenat de Courcelles Lambert, *Traité de la vieillesse*, in *De l'amitié*, 1999, Paris, Payot et Rivages, 1^{re} édition 1747, p. 62.

80 Michael Stolberg, « A woman's hell »... *op. cit.*

81 La virilisation physique de ces femmes les mène à acquérir des qualités « solides » susceptibles de modifier leurs aptitudes intellectuelles. Elles sont alors plus à même d'user de la raison et de la réflexion. Ces nouvelles qualités ne s'accompagnent toutefois pas d'une modification de leur statut juridique.

82 Balthazar Denner, *Tête de vieille femme au bonnet et au col de fourrure*, 1740, huile sur toile, 46 x 37,5 cm, Paris, Musée du Louvre, département des peintures.

Balthazar Denner, *Tête de vieille femme au voile*, 1^{re} moitié du XVIII^e siècle, huile sur toile, 37 x 31,8 cm, Paris, Musée du Louvre, département des peintures.

83 M^{lle} de Geoffrin, *Portrait de femme âgée*, XVIII^e siècle, huile sur toile, 46 x 38 cm, Bordeaux, Musée des Beaux-Arts.

84 Pietro Belloti, *Buste de vieille femme*, 1675-1700, huile sur toile, 70,5 x 58,9 cm, Amiens, Musée de Picardie.

Au-delà de ce rapprochement avec les caractéristiques physiques masculines, les descriptions de la vieillesse féminine sont très proches des représentations de la laideur et de la mort. Dans son article « Vieillesse » de l'*Encyclopédie*, le chevalier de Jaucourt propose une description physique de la sénescence. Il utilise pour cela un portrait de femme âgée qu'il ne complète pas de son pendant masculin. Il décrit une femme :

Impitoyablement flétrie [...]. Triste à l'aspect d'un sang glacé dans ses veines [...]. Combien d'autres raisons de gémir pour celle chez qui la beauté est le seul présent des dieux ! Une tête grise a succédé à ces cheveux d'un noir de geais, naturellement bouclés, qui tantôt flottoient sur des épaules d'albâtre, & tantôt se jouoient sur une belle gorge qui n'est plus. Ces yeux qui disoient tant de choses sont ternes & muets. Le corail de ces lèvres a changé de couleur ; sa bouche est dépouillée de son plus bel ornement ; aucune trace de cette taille légère, si bien proportionnée, & de ce teint qui le disputoit aux lis & aux roses ; cette peau si douce, si fine & si blanche n'offre aux regards qu'une foule d'écailles, de plis & de replis tortueux. Hélas, tout chez elle s'est changé en rides presque effrayantes⁸⁵ !

Cette description rappelle les portraits féminins de la Renaissance présentant une femme âgée pour mettre en valeur la beauté et la jeunesse d'une seconde femme⁸⁶. Ce procédé pictural est toujours utilisé au XVIII^e siècle par des peintres comme Jean-Baptiste Greuze dans *Les oeufs cassés*⁸⁷ ou par Gaspare Traversi dans *La séance de pose*⁸⁸. Ce jeu d'opposition n'apparaît que très rarement dans les écrits féminins où l'on aurait pu lire une certaine amertume des femmes vieillissantes face à la beauté des plus jeunes. Il faut toutefois rappeler que l'esthétique du corps n'est pas une thématique privilégiée dans les écrits du for privé, que l'on soit jeune ou vieux, femme ou homme. La « perte » de la beauté, l'attention portée aux rides, à l'assombrissement du teint et aux autres manifestations esthétiques de la vieillesse ne sont donc que très rarement évoquées⁸⁹. Les maladies et le constat d'une décrépitude du corps et de l'esprit constituent, en définitive, l'essentiel du discours sur le corps sénescant. Si les femmes ne montrent pas de pudeur à exposer l'état de leurs excréments et de leurs maux, comment expliquer cette omission de l'esthétique du vieillissement ? Il y a comme une pudeur – ou dissimulation – de la part des femmes, comme s'il ne convenait pas de représenter sa propre sénescence ou de la montrer comme telle. Cette mise à distance scripturale des signes du

⁸⁵ Louis Jaucourt, article « Vieillesse », *Encyclopédie*, site de l'ARTFL Encyclopédie Project, <http://encyclopedia.uchicago.edu/>.

⁸⁶ Frances Borzello, *Femmes au miroir, une histoire de l'autoportrait féminin*, Paris, Thames et Hudson, 1998, p. 45. Cf. Sofonisba Anguissola, *Le jeu d'échecs*, 1555, *Autoportrait avec une vieille femme*, 1545, *Autoportrait au clavecin*, 1561.

⁸⁷ Jean-Baptiste Greuze, *Les oeufs cassés*, 1756, huile sur toile, 36,5 x 46,1 cm, New York, The Metropolitan Museum of Art.

⁸⁸ Gaspare Traversi, *La séance de pose*, 1754, huile sur toile, 131 x 96 cm, Paris, Musée du Louvre.

⁸⁹ La couleur du teint fait partie des éléments les plus mentionnés. Madame de Genlis est par exemple étonnée du teint de la sœur de M. de Montesson âgée de 72 ans, « elle avoit une blancheur d'une pureté étonnante à son âge ».

vieillesse par les femmes, ce refus de se représenter ou de « s'écrire » sous leurs véritables traits, doivent être rapprochés de la perte de la désirabilité et de la proximité de la mort associées à la sénescence féminine.

Il existe, bien sûr, des témoignages positifs, comme celui de Madame de Genlis qui, dans ses *Mémoires* rédigées alors qu'elle est septuagénaire, souligne à de nombreuses reprises la beauté des vieillards. Elle parle notamment de la marquise de Droménil, grand-mère de son époux, en ces termes :

Elle avoit 87 ans. Elle étoit d'une petitesse extrême et parfaitement proportionnée. Ses petits pieds et ses mains sembloient appartenir à un enfant de six ans ; ses traits étoient de la même délicatesse et sa bouche si petite qu'elle avoit pour manger un couvert particulier. Tous les meubles à son usage étoient faits exprès pour elle ; elle avoit ses petites pincettes, son petit fauteuil, sa grande chaise sur laquelle on l'asseyoit à table. Le doux petit son de sa voix étoit assorti à cette touchante miniature : elle avoit été fort jolie, et elle avoit conservé la physionomie la plus douce et la plus gracieuse. [...] Elle me parut une bonne petite fée bienfaisante. [...] Je tenois ses petites mains dans les miennes et je la caressois avec le charme qu'on éprouve à caresser un enfant, et avec la vénération qu'inspire naturellement un tel âge⁹⁰.

Ce portrait se rapproche de celui d'une créature imaginaire évoluant dans un conte merveilleux. La grand-mère est assimilée à un enfant sage, pur et chaste. Cependant, Madame de Genlis ne met pas toutes les vieilles femmes à l'honneur, mais réserve ses louanges à celles qui ont su garder la noblesse de leur apparence physique et calquer leur mode de vie sur leur âge. La mémorialiste traite tout autrement les femmes qui cherchent à cacher leur vieillissement ; la dissimulation est d'ailleurs une thématique très présente dans les écrits du for privé. Elle s'insurge notamment contre le ridicule de ces femmes qui utilisent le maquillage comme fard contre la caducité en parlant ainsi de sa propre grand-mère : « Comme elle avoit sur son visage une quantité de rouge et de blanc, qu'elle se peignoit les sourcils et les cheveux pour réparer des ans l'irréparable outrage, elle ne me paroissoit guère respectable⁹¹. » Mais la critique de Madame de Genlis ne se limite pas aux femmes qui dissimulent leur âge, elle s'attaque aussi aux hommes tel « le vieux duc de Villars, qui se peignait les sourcils, mettait du rouge et tenait dans sa bouche des petites balles de coton pour se renfler les joues⁹² ». Catherine de Charrière fustige, elle aussi, le comportement des vieillards qui dérogent à leur âge. Elle s'offusque par exemple des mœurs de Lausanne, ville « où les vieilles femmes veulent faire comme les jeunes et sont jalouses et acariâtres, où les hommes à 50 ans se croient encore les agréments de 25 et ont de l'humeur quand les femmes pensent différemment⁹³ ».

⁹⁰ Madame de Genlis, *Mémoires inédits...*, op.cit., p. 262.

⁹¹ *Ibid.* p. 314.

⁹² *Ibid.*, p. 207.

⁹³ ACV, P. Charrière de Sévery Ci 15, Conseils à ma fille de Catherine de Charrière, 1^{er} septembre 1787.

Le refus de vivre selon son âge est ainsi généralement décrié. Madame de Lambert dans son *Traité de la vieillesse* défend aux femmes de continuer à fréquenter leurs anciens lieux de sociabilité, considérant qu'il n'y a « rien de moins décent que d'y montrer un visage sans grâces ; dès qu'on ne peut plus parer ces lieux là, il faut les abandonner⁹⁴ ». Madame de Livry semble se rallier à l'idée que la vieillesse induit certains interdits. Il ne convient pas, par exemple, de chercher à singer les jeunes femmes et à suivre les modes. Âgée de 69 ans, elle écrit à sa correspondante toulousaine : « Je n'ay point quitté ma façon de m'habiller ni de me coëffer, je suis trop vieille pour prendre les modes. Je ne porte ni lévites, ni chemises, même dans ma chambre. Je n'achepte point de tous ces petits taffetas doubles dont les dames sont à présent habillées⁹⁵ ». Deux années plus tard, elle ne va plus au carnaval, considérant qu'elle n'est « plus d'un âge à participer à ses plaisirs⁹⁶ ». Elle s'estime aussi « trop vieille pour faire des visites de représentation⁹⁷ ». Deux âges sont ici opposés, celui des plaisirs et des apparences gracieuses et celui de la mise à distance et de la recomposition des rôles auxquels il faut se soumettre.

À travers l'idée de dissimulation, qui sous-entend la recherche du maintien des prérogatives réservées aux plus jeunes, c'est avant tout le jeu de la séduction qui est refusé aux vieilles femmes. Le corps sénescant est éloigné, isolé, caché et soumis à son dépérissement. C'est dans cette dimension que ressurgit le spectre de la ménopause et la notion de « mort symbolique » des femmes. Stérilité et mort deviennent leurs attributs, deux notions qui s'opposent fondamentalement à la jeunesse féconde et à l'idée même de la persistance d'une sexualité chez les vieilles femmes.

Vieillesse, ménopause et sexualité

Pour mettre en valeur le lien entre la dissimulation de l'âge, la ménopause et les interdits sexuels, il faut revenir sur les représentations culturelles plaçant d'un côté, la jeunesse, la beauté et le désir, et de l'autre, la vieillesse, la laideur et l'abstinence. Les femmes ménopausées et âgées se voient comparées à l'image de la vieille lubrique, malmenée par ses désirs sexuels. Elle apparaît bien souvent dans la figure de l'entremetteuse, qui vit par procuration les ébats sexuels dans les représentations picturales⁹⁸. Le discours médical souligne d'ailleurs un regain de sexualité ou de désir sexuel au moment de la ménopause⁹⁹.

94 Anne-Thérèse Marguenat de Courcelles Lambert, *Traité de la vieillesse... op. cit.*, p. 70.

95 AMT, fonds Dubourg, 5S457, lettre du 26 décembre 1784 à Madame Dubourg.

96 *Ibid.*, lettre du 12 mars 1786 à Madame Dubourg.

97 *Ibid.*, lettre du 26 mars 1786 à Madame Dubourg.

98 Caroline Schuster Cordone, *Le crépuscule des corps. Images de la vieillesse féminine*, Gollion, Infolio éditions, 2009, p. 167.

99 Annick Tillier, « Un âge critique... », *op. cit.* L'auteure décrit notamment l'étiologie congestive de Chambon de Montaux pour expliquer ce phénomène.

De manière générale, l'acte sexuel modéré est considéré comme salubre par les médecins. Il permet, en effet, l'évacuation des liquides séminaux et prévient ainsi des engorgements dangereux, notamment pour le système nerveux. Les relations sexuelles ont donc des vertus thérapeutiques puisqu'elles peuvent venir à bout de maladies telles que l'épilepsie, la cachexie ou encore la suppression des règles :

Les plaisirs du mariage [...] tirent leur avantage principal des commotions douces qui se propagent jusqu'à la matrice et de l'activité spiritueuse de la semence du mâle qui atténue, subtilise le sang et électrise les organes sexuels des femmes¹⁰⁰.

Toutefois, l'abus de ces plaisirs est synonyme de dangers et certaines catégories de femmes se les voient interdire ou déconseiller fermement : « Les personnes faibles, convalescentes, celles qui sont trop vieilles ou trop jeunes, doivent s'abstenir, ou s'y livrer avec beaucoup de réserve¹⁰¹ ». Le discours médical se rapproche alors implicitement du précepte religieux selon lequel l'arrêt des facultés reproductives doit entraîner l'abstinence sexuelle.

Certaines femmes, comme la marquise de Lems, choisissent cependant de transgresser ce principe. Son médecin écrit au docteur Tissot que cette femme âgée de 64 ans, « se détermina à passer à de secondes noces, qu'elle parut avoir envie de célébrer avec plus de plaisir et plus souvent que les premières¹⁰² ». Si le ton n'est pas réprobateur, il faut souligner que la mention de cette activité sexuelle est utilisée pour l'élaboration du diagnostic de ses maux. En effet, le maintien d'une activité sexuelle par cette vieille dame peut être pris comme un symptôme, d'échauffement des humeurs par exemple, puisque son corps « refroidi » par l'âge devrait la garantir de ce genre de passion. Le discours religieux va également dans ce sens puisqu'on peut lire dans le manuel de morale *La bibliothèque des dames* :

Il est certain qu'une si grande chaleur dans une vieille femme est une chose surnaturelle et que par conséquent, elle peut être envisagée comme un mauvais présage et même comme un présage infaillible de la ruine de cette personne. [...] Un printemps au fort de l'hiver passeroit pour une espèce de miracle, s'il n'étoit pas accompagné de glace et que la suite ne servit pas à corriger un si affreux renversement de saisons¹⁰³.

On est bien dans une perspective de renversement de l'ordre, de transgression qui est d'autant plus significative lorsque l'on aborde le thème des couples « mal assortis », composés d'une femme âgée et d'un partenaire masculin plus jeune. Ces couples mettent en valeur de manière claire les interdits sexuels relatifs aux femmes ménopausées. Alors que la fille de Madame de Genlis,

100 Jeannet Des Longrois, *Conseils aux femmes... op. cit.*, p. 47.

101 *Ibid.*

102 BUD, Fonds Tissot, IS/3784/II/144.04.04.18, Madame la marquise de Lems, 64 ans, s. d.

103 George Berkeley, *Bibliothèque des dames, contenant les règles générales pour leur conduite dans toutes les circonstances de la vie, écrite par une dame et publiée par M. le chevalier R. Steele, traduite de Langlois par M. Janiçon*, Amsterdam, chez Du Villard et Changuion, 1719, t. II, p. 364.

âgée de 17 ans, projette de se marier avec M. de Valence, âgé de 29 ans, ce dernier est soupçonné d'être l'amant de sa tante, Madame de Montesson. La célèbre mémorialiste écrit à ce sujet : « en supposant que M. de Valence eut été l'amant de madame de Montesson, âgée alors de 47 ans, il cesseroit certainement de l'être en épousant une personne charmante de 17 ans¹⁰⁴ ». On conçoit mal qu'un jeune homme puisse être attiré par une partenaire plus âgée ou la préférer à une jeune femme, c'est pourquoi la cupidité des jeunes amants est souvent avancée pour expliquer ces unions et symbolisée par l'échange d'une bourse dans les représentations picturales¹⁰⁵. Le couple mal assorti est une union qui renverse les « lois de la nature » puisqu'il n'a qu'une finalité charnelle et non plus reproductive. Il remet également en cause les normes esthétiques de la désirabilité et la norme sexuelle, pesant ainsi sur l'équilibre du marché matrimonial. La réprobation d'une telle union semble courante, si ce n'est unanime dans certains milieux. Pour dissuader les ardeurs des vieilles femmes, les moralistes n'hésitent d'ailleurs pas à rappeler crûment à ces dames la proximité de la mort :

Rien n'est plus ordinaire que de voir des veuves surannées épouser de jeunes hommes. Mais peut-on faire une plus grande extravagance que de songer à un lit nuptial lorsqu'on est sur le point d'être couché dans le tombeau¹⁰⁶ ?

Conclusion

Les écrits du for privé permettent de sortir d'une vision monolithique de la vieillesse féminine au siècle des Lumières et de s'affranchir quelque peu des conceptions médicales et philosophiques presque essentiellement masculines. Ils permettent d'appréhender le passage de l'âge mûr au dernier âge, au-delà des catégories rigides et impersonnelles proposées par les sources normatives. Vieillir pour une femme lettrée du XVIII^e siècle, c'est avant tout sentir sur son corps passer les années, sombrer dans la maladie, ressentir l'isolement, la solitude ou l'abandon, ou encore le dépérissement progressif des facultés physiques et intellectuelles. Entre le moment où ces femmes se sont senties vieilles et le jour où elles ont pris la plume pour l'écrire la première fois, des années ont bien sûr pu s'écouler. C'est un corps intime que ces femmes donnent à voir, un corps douloureux et diminué, mais aussi un esprit qui erre, se perd, tourne en rond, cherche à rester vif. Il n'y a pas une vieillesse féminine, mais des expériences diverses car il y a loin de la femme qui se conforme aux attentes sociales, en niant ses appétits sexuels et en jouant le jeu du retrait, à la femme qui prend le parti de dissimuler son âge,

104 Madame de Genlis, *Mémoires inédits... op. cit.*, t. III, p. 325.

105 Caroline Schuster Cordone, *Le crépuscule des corps... op. cit.*, p. 175-182.

106 George Berkeley, *Bibliothèque des dames... op. cit.*, t. II, p. 364.

quitte à recueillir les railleries de ses congénères, pourvu qu'elle puisse faire ce que bon lui semble.

La confrontation des sources médicales avec les écrits du for privé féminins a ainsi permis de mettre en scène les marges d'autonomie cultivées par les femmes face au discours médical sur leur corps. Elles énoncent leur propre perception de la sénescence en dehors du rôle de reproduction de l'espèce qui leur est attribué. La stérilité que présuppose la ménopause ne constitue généralement pas un marqueur énoncé du vieillissement. Il faut toutefois souligner le lien étroit entre d'un côté la jeunesse, la désirabilité, la fécondité et la norme sexuelle et de l'autre la vieillesse, la laideur, la stérilité et la déviance sexuelle. Cette dichotomie, si elle n'est pas intériorisée par l'ensemble des femmes, structure cependant le discours sur la sénescence féminine en le cloisonnant dans des acceptions strictement corporelles, physiques qui limitent les activités et les prérogatives des femmes vieillissantes. Toute l'originalité des écrits féminins repose sur cette omission récurrente de l'esthétique de la vieillesse alors qu'elle incarne généralement, dans les représentations médicales et picturales, la quintessence de la laideur et de la déchéance. Le jeu d'omission et de dissimulation traduit à lui seul la forte contrainte qui pèse sur ces femmes aisées et les enjeux de pouvoir et d'exclusion liés à la décrépitude apparente du corps au XVIII^e siècle. Le vieillissement se révèle alors être un facteur de recomposition, de réinvention ou d'adaptation des rôles féminins.

Sources

Sources manuscrites

Archives nationales (AN), Fonds Begon, T161, lettres de Charlotte Louise de Bégon à son époux M. Perrinet des Franches.

AN, Fonds d'Estampes, 508AP16, lettres de Madame de la Ferté-Imbault à son neveu le marquis d'Estampes, 1771-1772.

AN, Fonds Des Franches, T161/25-26, lettres de Madame Begon à son époux.

AN, Fonds Jaucourt, 86AP6, lettres de Suzanne de Jaucourt à Isabelle de Jaucourt sa belle-sœur.

Archives départementales de la Haute-Garonne (ADHG), Série J, Fonds Bertier de Pinsaguel, 6J92, lettres de Madame de Roquelaure à M. de Bertier.

Archives Municipales de Toulouse (AMT), Série S, Fonds Dubourg, 5S456/5S457, lettres de Madame de Livry à Madame Dubourg.

Archives cantonales Vaudoises (ACV), P Charrière de CrausazBb 222-227, Histoire de sa vie par Françoise Villard (1774-1832).

ACV, P Charrière de Sévery Ci 15, Conseils à ma fille de Catherine de Charrière.

ACV, P Charrière de Sévery Ci 33-34, journal d'Angletine Charrière de Sévery.

ACV, P de Mestral section III, Famille de Saint-Georges, lettres d'Henriette de Mestral à son fils.

Bibliothèque Cantonale Universitaire de Lausanne (BCU), Fonds Tissot, IS/3784/II, consultations épistolaires envoyées au docteur Tissot.

Sources imprimées

- Jean ASTRUC, *Traité des maladies des femmes*, Paris, P. Guillaume Cavelier, 5 vol., 1761-1765.
- George BERKELEY, *Bibliothèque des dames, contenant les règles générales pour leur conduite dans toutes les circonstances de la vie, écrite par une dame et publiée par M. le chevalier R. Steele, traduite de Langlois par M. Janiçon*, Amsterdam, chez Du Villard et Changuion, 1719.
- Joseph DE CORSEMBLEU DESMAHIS, article « Femme. Morale », *Encyclopédie*, site de l'ARTFL Encyclopédie Project, <http://encyclopedia.uchicago.edu/>
- Denis DIDEROT, *Sur les femmes*, in *Œuvres*, Paris, Robert Laffont, 1994, 1^{re} édition 1772.
- Louis GARDANNE, *De la ménopause ou de l'âge critique des femmes*, Paris, Chez Méquignon-Marvis, 1821.
- Félicité DE GENLIS, *Mémoires inédits de Madame la comtesse de Genlis sur le dix-huitième siècle et la Révolution Française depuis 1756 jusqu'à nos jours*, Paris, 1825.
- Louis DE JAUCOURT, article « Maladies des règles », *Encyclopédie*, site de l'ARTFL Encyclopédie Project, <http://encyclopedia.uchicago.edu/>
- Louis DE JAUCOURT, article « Vieillesse », *Encyclopédie*, site de l'ARTFL Encyclopédie Project, <http://encyclopedia.uchicago.edu/>
- Jeannet DES LONGROIS, *Conseils aux femmes de quarante ans*, Paris, Chez Méquignon, 1787.
- Anne-Thérèse MARGUENAT DE COURCELLES LAMBERT, *Traité de la vieillesse*, in *De l'amitié*, 1999, Paris, Payot et Rivages, 1^{ère} édition 1747.

137

Sources iconographiques

- Sofonisba ANGUISSOLA, *Le jeu d'échecs*, 1555, *Autoportrait avec une vieille femme*, 1545, *Autoportrait au clavecin*, 1561.
- Pietro BELLOTI, *Buste de vieille femme*, 1675 – 1700, huile sur toile, 70,5 x 58,9 cm, Amiens, Musée de Picardie.
- Balthazar DENNER, *Tête de vieille femme au bonnet et au col de fourrure*, 1740, huile sur toile, 46 x 37,5 cm, Paris, Musée du Louvre, département des peintures.
- Balthazar DENNER, *Tête de vieille femme au voile*, 1^{re} moitié du XVIII^e siècle, huile sur toile, 37 x 31,8 cm, Paris, Musée du Louvre, département des peintures.
- M^{lle} GESFRIN, *Portrait de femme âgée*, XVIII^e siècle, huile sur toile, 46 x 38 cm, Bordeaux, Musée des Beaux-Arts.
- Jean-Baptiste GREUZE, *Les oeufs cassés*, 1756, huile sur toile, 36,5 x 46,1 cm, New York, The Metropolitan Museum of Art.
- Gaspard TRAVERSI, *La séance de pose*, 1754, huile sur toile, 131 x 96 cm, Paris, Musée du Louvre.

Bibliographie

- BOIS Jean-Pierre, « L'art d'être grand-mère, XVII^e-XIX^e siècle », *Annales de démographie historique*, 1991, p. 7-20.

- BOIS Jean-Pierre, « Le vieillard dans la France moderne, xvii^e-xviii^e siècles. Essai de problématique pour une histoire de la vieillesse », *Histoire, Economie et Société*, Paris, 1984, (1), p. 67-94.
- BOIS Jean-Pierre, *Histoire de la vieillesse*, Paris, PUF, coll. « QSJ », 1994.
- BORZELLO Frances, *Femmes au miroir, une histoire de l'autoportrait féminin*, Paris, Thames et Hudson, 1998.
- BOTELHO Lynn, « Old age and menopause in rural women of early modern Suffolk », in Lynn Botelho et Pat Thane, dir., *Women and ageing in British society since 1500*, Londres, 2001, p. 43-65.
- BOURDELAIS Patrice, *L'âge de la vieillesse. Histoire du vieillissement de la population*, Paris, Odile Jacob, 1997, Chap. 1 : « Les nouveaux espoirs du xviii^e siècle », p. 20-54.
- CAMPBELL Erin, dir., *Growingold in early modern Europe. Cultural representations*, Ashgate, Cornwall, 2006.
- SCHUSTER CORDONE Caroline, *Le crépuscule des corps. Images de la vieillesse féminine*, Gollion, Infolio éditions, 2009.
- DELANOE Daniel, *Sexe, croyance et ménopause*, Paris, Hachette, coll. « Littératures », 2006.
- GUTTON Jean-Pierre, *Naissance du vieillard. Essai sur l'histoire des rapports entre les vieillards et la société en France*, Paris, Aubier, 1988.
- HECHT Jacqueline, « De Juliette à Ninon ou l'allongement de l'âge de la séduction », *Gérontologie et société*, n° 82, 1997, p. 25-56.
- HELLER Geneviève, *Le poids en ans. Une histoire de la vieillesse en Suisse Romande*, Genève, Editions d'En Bas et Société d'histoire de la Suisse Romande, 1994.
- LE CAISNE Léonore, « Mémoire et destin », *Ethnologie française*, Corps, maladie et société, 1992, n° 22 (1), p. 27-42.
- MINOIS Georges, *Histoire de la vieillesse en Occident : de l'Antiquité à la Renaissance*, Paris, Fayard, 1987.
- SCHAFER Daniel, « "That senescence itself is an illness": A transitional medical concept of age and ageing in the eighteenth century », *Medical History*, 2002, (46), p. 525-548.
- STEWART Joan Hinde, *The enlightenment of age. Women, letters and growingold in eighteenth-century France*, Voltaire Foundation, University of Oxford, 2010.
- STOLBERG Michael, « A woman's hell? Medical perceptions of menopause in preindustrial Europe », *Bulletin of the History of Medicine*, 1999, n° 73.3, p. 404-428.
- TILLIER Annick, « Un âge critique. La ménopause sous le regard des médecins des xviii^e et xix^e siècles », *Cléo*, n° 21, 2005, p. 269-280.
- TROYANSKY David G. , *Miroirs de la vieillesse en France au siècle des Lumières*, Paris, Éditions Eshel, 1992.
- TROYANSKY David G. , « Le vieillard dans la société française du xviii^e siècle : images et réalités », *Annales de démographie historique*, Vieillir autrefois, 1985, p. 155-170.
- VITEL Virginie, « La ménopause. Instabilité des affects et des pratiques en France », in Françoise Héritier et Margarita Xanthakou, dir., *Corps et affects*, Paris, Odile Jacob, 2004, p. 221-237.

